

LE MONDE

Une Berlinale plus audacieuse que son palmarès

Le jury présidé par Jeremy Irons a attribué l'Ours d'or à « There is No Evil », film de l'iranien Mohammad Rasoulof sondant la culpabilité de l'âme humaine.

Par [Clarisse Fabre](#) Publié le 01 mars 2020 à 09h53 - Mis à jour le 01 mars 2020 à 16h54

L'acteur Elio Germano, lauréat de l'Ours d'argent pour son rôle dans "Hidden Away", lors de la conférence de presse de clôture de la Berlinale, samedi 29 février. ANNEGRET HILSE / REUTERS

Le nouveau directeur artistique de la Berlinale, l'italien Carlo Chatrian, ancien « patron » de Locarno, voulait marquer les esprits pour cette édition anniversaire, marquant les 70 ans du festival berlinois. La mission est accomplie, si l'on peut dire, avec une compétition riche, diverse, mais aussi inégale, mêlant jeunes auteurs et cinéastes identifiés. La 70e édition de la Berlinale s'est pourtant achevée sur un palmarès déconcertant, samedi 29 février, consacrant les « grands maîtres » plus que la nouvelle génération, alors que celle-ci était porteuse de récits puissants, aux formes audacieuses.

Le jury présidé par Jeremy Irons (avec les acteurs Bérénice Béjo et Luca Marinelli, la productrice Bettina Brokemper, les cinéastes Annemarie Jacir, Kenneth Lonergan et Kleber Mendonça Filho) a attribué l'Ours d'or à *There Is No Evil* du cinéaste iranien Mohammad Rasoulof, fresque en quatre volets sondant la culpabilité de l'âme humaine. Absent de Berlin, le réalisateur est interdit de tournage par le pouvoir iranien depuis plusieurs années, même s'il n'est pas détenu. Le cinéaste né en 1973 réussit tout de même à réaliser ses films - *Au Revoir, Les manuscrits ne brûlent pas, Un homme intègre*, jusque-là sélectionnés à Cannes - souvent sans autorisation de tournage, comme c'est aussi le cas pour Jafar Panahi - *Ceci n'est pas un film* (2011) *Taxi Téhéran* (2015)...

Le jury berlinois semble avoir été sensible aux questions existentielles soulevées par *There is No Evil* : l'enfermement, le dilemme, la situation des jeunes conscrits servant l'armée pendant deux ans et confrontés aux exécutions des peines de mort. Dans cette fiction, les situations des personnages ne correspondent pas toujours à la réalité du pays, ont reconnu les producteurs du film, lors d'une conférence de presse. Œuvre roborative, *There is No Evil* (2h30) s'articule autour de quatre nouvelles à la mise en scène démonstrative, où le poids de l'intrigue offre trop peu d'espace aux comédiens, ce qui n'en fait pas l'œuvre la plus excitante de la compétition.

Nouvelles vagues

Par comparaison, *The Woman Who Ran*, qui a valu à Hong Sangsoo l'Ours d'argent du meilleur réalisateur, relève de la catégorie « poids plume », tant pour sa durée (1h10), son minimalisme et son humour désopilant. Sur une ligne de scénario, une jeune femme dont le mari est parti en voyage rend visite à plusieurs de ses amies, le cinéaste coréen distille sa mélancolie de l'époque, où un chat peut apparaître plus censé qu'un humain.

Le Grand Prix du jury a été décerné au film sur l'avortement, très « indé » américain, *Never Rarely Sometimes Always* d'Eliza Hittman, l'une des rares nouvelles têtes récompensées. Deux jeunes filles (Sidney Flanigan et Talia Ryder, excellentes) issues d'une petite ville américaine font le périple en car jusqu'à New-York, afin que l'une d'elles puisse mettre un terme à sa grossesse déjà avancée. Ce road-movie raconte aussi le dépaysement de deux adolescentes « prolos » découvrant la métropole. Filmé comme du cinéma direct - c'est l'idée forte de la mise en scène -, le périple confronte le spectateur à l'idéologie anti-avortement ou aux questions pesantes de certains plannings familiaux.

Représentants d'une autre « nouvelle vague », moins politiquement correcte, les frères Fabio et Damiano D'Innocenzo ont décroché le prix du meilleur scénario pour *Favolacce* (Bad Tales), un film déflagrateur dont on n'a pas fini de parler. Où des enfants ayant trop bien compris le monde des adultes décident de ne plus y participer. Saluons aussi le prix du meilleur premier long métrage attribué (par un autre jury) à *Los Conductos*, de Camilo Restrepo, un essai graphique tout en retenue sur la violence en Colombie, tourné sur support argentique et rompant avec la veine réaliste du cinéma du monde. Ce film était sélectionné dans la nouvelle section « Encounters », créée par Carlo Chatrian, boîte à trouvailles dans laquelle l'ancien critique italien a choisi de présenter des films rares, décalés, souvent à la marge, mais suffisamment intrigants et novateurs pour figurer - une fois n'est pas coutume - au « centre ». Le prix du meilleur film de « Encounters » est allé à *The Works and Days (of Tayoko Shiojiri in the Shiotani Basin)*, de C. W. Winter et Anders Edström.

Nouveaux visages

Cette édition donna lieu à des performances d'acteurs remarquables, et le jury n'avait que l'embarras du choix pour décerner les récompenses : l'Ours d'argent de la meilleure actrice est allé à Paula Beer, l'héroïne d'*Ondine* de Christian Petzold, film très poétique mais un peu bancal qui revisite le mythe de la sirène ; Elio Germani a été sacré meilleur acteur pour son interprétation d'Antonio Ligabue dans *Hidden Away* de Giorgio Diritti, l'histoire (édifiante) d'un migrant italien, déficient mental et marginal, qui va se réaliser dans la peinture et le dessin.

On gardera d'autres images fortes de cette Berlinale, de nouveaux visages foulant le tapis rouge aux côtés de comédiens hors pair : Nina Hoss en sœur jumelle de Lars Eidinger dans *Schwesterlein*, de Véronique Chuat et Véronique Reymond, Welket Bungué, Annabelle Mandeng et Albrecht Schuch dans *Berlin Alexanderplatz* de Buhran Qurbani, John Magaro et Orion Lee dans *First Cow* de Kelly Rerichardt, Mawusi Tulani et Carolina Bianchi dans *Todos os Mortos* de Marco Dutra et Caetano Gatardo, Lee Kang-Sheng et Anong Hounghuangsy dans *Rizi* de Tsai Ming-liang, cinq films injustement oubliés du Palmarès.

La mort annoncée, ainsi que le vertige de sociétés ne décelant plus le bien ou le mal, auront été les thèmes dominants de cette édition très sombre. Le cambodgien Rithy Panh a renouvelé sa palette avec un film d'archives à la lisière des arts plastiques, *Irradiés*, sublimant le réel et justement couronné du prix du documentaire. Dans ce monde qui perd la boussole, la jubilation féroce d'*Effacer l'historique, à l'heure des réseaux sociaux*, a également conquis le jury, lequel a décerné au tandem de réalisateurs Benoît Delépine et Gustave Kervern l'Ours d'argent de la 70e Berlinale - dénomination provisoire du prix Alfred Bauer, lequel a été supprimé janvier, suite à une enquête du quotidien allemand *Die Zeit*, révélant les accointances avec le régime nazi d'Alfred Bauer (1911-1986), fondateur et directeur de la Berlinale jusqu'en 1976.

L'étincelle de DAU

Enfin, le prix attribué au collectif russe DAU - l'Ours d'argent de la meilleure contribution artistique au directeur de la photographie Jürgen Jürges - ne manquera de faire débat. Question : faut-il rejouer les horreurs des dictatures, au motif de les dénoncer ? C'est le choix trash de l'équipe du DAU (prononcez da-o) qui a fait, disons, sensation à la Berlinale. Au départ, DAU fut un spectacle immersif dans un monde clos et totalitaire, dévoilé à Paris en janvier 2019 au Théâtre du Châtelet et au Théâtre de la Ville. A Berlin, le long métrage en compétition *DAU Natasha*, coréalisé par Ilya Khrzhanovskiy et Jekaterina Oertel, prolonge cette expérience en revisitant l'histoire du prix Nobel de physique russe Lev Landau (1908-1968), confronté à la fin des années 1930 aux grandes purges sous Staline et aux accusations d'espionnage.

Article réservé à nos abonnés **Lire aussi** [A Paris, « DAU » sème le trouble et les roubles](#)

DAU Natasha a été tourné en Ukraine, dans le décor de la cité scientifique reconstituée. Les comédiens y vivaient leur vie, selon un protocole prévoyant que certaines scènes pouvaient virer à des actes violents. Jürgen Jürges a suivi le quotidien de ce « loft », filmant en direct et fournissant quelque 700 heures de rushes. *DAU Natasha* est un premier film tiré de ces images : on suit le quotidien des deux comédiennes non professionnelles qui ont fait office de serveuse à la cantine de l'institut. A l'issue d'un repas arrosé, l'une d'elles (Natalia Berezhnaya) a une relation sexuelle avec le docteur en biochimie Luc Bigé, filmée en direct par le chef opérateur. Suite à cette étreinte, l'employée est soumise à un interrogatoire des plus dégradants et humiliants - contrainte de se déshabiller, la jeune femme doit ensuite faire entrer dans son vagin le col d'une bouteille. Le collectif DAU a d'autres films « en soute » et attend de savoir si d'autres grands festivals comme Cannes ou Venise se montreront aussi accueillants que la Berlinale. Laquelle décidément avait réuni tous les ingrédients pour faire parler d'elle.

Clarisse Fabre